

Olivier DEVILLERS*

TRAGIQUE ET POLITIQUE
DANS LES *OPERA MAIORA* DE TACITE

À propos de : F. GALTIER, *L'image tragique de l'Histoire chez Tacite. Études des schèmes tragiques dans les Histoires et les Annales*, Bruxelles 2011.

La publication de l'étude de F. Galtier ne laissera indifférent aucun lecteur de Tacite. L'ambition de l'ouvrage est vaste et l'auteur la réalise largement. Dans un premier temps, en suivant le plan du travail et ses principaux acquis, j'apporterai un certain nombre de remarques, de réflexions, d'interrogations ponctuelles nées au cours de la lecture. Il s'agit alors pour l'essentiel de notes de lecture qu'il ne faut en aucun cas assimiler à des critiques. De même, lorsque, dans un second temps, je me pencherai davantage sur ce qui m'a semblé être la philosophie de l'enquête, c'est la volonté d'un dialogue constructif avec F. Galtier qui m'animerà.

I.

L'étude se présente en quatre parties.

I. – 1 La première, qui constitue un socle pour les observations ultérieures, replace l'écriture tacitienne dans la tradition historiographique romaine, qu'il s'agisse de préciser à grands traits les principales caractéristiques de cette dernière ou d'envisager plus particulièrement les

* Université Bordeaux 3-UMR 5607 Ausonius, oldevillers@orange.fr

modèles tacitéens. Dans cette mise au point utile, mais difficile à élaborer (car le concept même d'historiographie latine « écrase » un processus littéraire qui s'est poursuivi sur plusieurs siècles et qui est aussi remarquable par son évolution générale que par ses manifestations ponctuelles), on s'étonne de ne pas trouver écho aux travaux de J. Marincola (absent de la bibliographie)¹ ou à des considérations générales sur l'esthétique littéraire à l'époque du Haut-Empire². Parmi les motifs qui ont favorisé le recours à des schèmes tragiques par les historiens, il faudrait aussi prendre en compte l'état de la documentation, souvent lacunaire, parfois partisane, qui invitait à l'*amplificatio* des périodes les moins bien connues³. Plus spécifiquement, pour ce qui est de Coelius Antipater, le lecteur est renvoyé aux seuls jugements des Modernes, alors qu'il aurait été intéressant de disposer de renvois aux fragments (par ex. p. 37, n. 131). Il en va de même pour les lignes sur l'*Octavie* ; la question de son éventuel rapport avec les *Annales* (connaissance directe par l'historien, ou similitudes imputables à une source commune) nécessite que soient repris les différents éléments du dossier et les principaux passages sollicités (la seule n. 175, p. 45, paraît trop allusive).

I. – 2 Dans la deuxième partie, la structure et les procédés de composition sont au cœur de l'analyse ; est également abordée la part de tragique à la fois dans la matière traitée par Tacite (ainsi la place réservée aux conflits) et dans le traitement qu'il lui réserve (ainsi la notion d'*euidentia*). On retient entre autres les pages convaincantes qui sont consacrées au syntagme narratif du *scelus* tacitéen ou à la mise en scène narrative, notamment aux détails vestimentaires, un sujet peu traité par la recherche.

Remarques. – Le choix de se limiter aux seules affaires intérieures fait que ne sont pas pris en compte les procédés (qui sont souvent des procédés de composition) au moyen desquels les affaires extérieures participent à la cohérence des œuvres⁴. – La cohérence des épisodes est abordée uniquement sur la base de critères internes ; on aurait pu aussi considérer les formules de transition, d'introduction..., ne serait-ce que les mentions des consuls, qui déterminent la division en années, la seule que l'historien marque systématiquement. – Parmi les possibles causes des entorses au cadre annalistique (p. 52-53) a pu également intervenir le désir de suggérer que ce cadre annalistique est devenu inopérant pour rendre la réalité impériale. – Pour ce qui est des hexades (p. 55, n. 19), Lucain aurait pu figurer parmi les parallèles poétiques possibles. – Il reste aléatoire de situer l'épisode de Valerius Asiaticus au début

1. Spéc. J. MARINCOLA, *Authority and Tradition in Ancient Historiography*, Cambridge 1997. Aussi, par ex., « Genre, Convention and Innovation in Greco-Roman Historiography » dans C. KRAUS éd., *The Limits of Historiography. Genre and Narrative in Ancient Historical Texts*, Leyde-Boston-Cologne 1999, p. 281-324 ; « Beyond Pity and Fear : the Emotions of History », *AncSoc* 33, 2003, p. 285-315 ; « Ancient Audiences and Expectations » dans A. FELDHERR éd., *The Cambridge Companion to the Roman Historians*, Cambridge 2009, p. 11-23.

2. Ainsi D. GAGLIARDI, « La letteratura dell'irrazionale in età neroniana (lineamenti d'una ricerca) », *ANRW* II, 32, 3, 1985, p. 2047-2065. Aussi G.O. HUTCHINSON, *Latin Literature from Seneca to Juvenal. A Critical Study*, Oxford 1993.

3. Sur cette « expansion du passé romain », perceptible dès Cn. Gellius, E. RAWSON, « The First Latin Annalists », *Latomus* 35, 1976, p. 714-717 [p. 689-717].

4. Par ex. E. E. KEITEL, « The Role of Parthia and Armenia in Tacitus *Annals* 11 and 12 », *AJPh* 99, 1978, p. 462-473.

du livre XI des *Annales* (p. 63), puisque le début du livre, précisément, n'est pas conservé. De même pour Néron : certes, « on sait comment s'achèvera son règne » (p. 89), mais on ignore comment Tacite a dépeint cette fin (ou même s'il l'a jamais dépeinte), et il paraît un peu hasardeux de la citer comme exemple (aussi p. 206). – La quête du pouvoir n'est pas la cause de tous les antagonismes (p. 83) ; ainsi Thræsea, n'hésite pas à aller contre certains sénateurs parce qu'il est convaincu que sa façon d'agir est la mieux appropriée sous le nouveau régime. – Le procédé qui consiste à recourir à une parole collective (foule...) n'est pas seulement tragique (p. 134-135), mais aussi épique ; il est utilisé par Virgile et par Lucain⁵. – Les divers sénateurs auxquels s'intéresse Tacite dès le début du règne de Tibère (Asinius Gallus, L. Arruntius, M. Lepidus...) n'ont pas seulement une fonction de contrepoint à Tibère (p. 82), mais la comparaison entre leurs diverses destinées sous-tend une réflexion sur les comportements possibles de la classe sénatoriale face à l'empereur⁶. – Il n'est pas assuré que l'épisode qui précède la mort de Britannicus (*An.*, XIII, 15, 1-2) montre la détresse du jeune homme (p. 124) ; on y verrait tout aussi bien le signe d'un caractère bien trempé (cf. *An.*, XIII, 15, 2 : *ille constanter exorsus est carmen*). – Pour la structure du livre III, ajouter M. T. GINGRAS, « Annalistic Format, Tacitean Themes and the Obituaries of *Annals* 3 », *CJ* 87, 1992, p. 241-256. Pour les prologues : J. MARINCOLA, « Tacitus' Prefaces and the Decline of Imperial Historiography », *Latomus* 58, 1999, p. 391-404. Pour le rapport à la tradition annalistique : J. GINSBURG, *Tradition and Theme in the Annals of Tacitus*, Salem 1984.

I. – 3 Dans la troisième partie, F. Galtier étudie plus spécifiquement les personnages, autour de la notion de *persona*, des modalités de son dévoilement, du rôle des protagonistes et de l'idée de « monstres ».

Remarques. – Il aurait pu être davantage question des discours, et en particulier y avoir davantage d'études de cas. – L'usage que Tacite fait de ses sources et son recours aux rumeurs ne relèvent pas à proprement parler d'« un véritable souci critique » (p. 171), une notion qui, pour autant qu'on l'interprète en termes de critique historique, est étrangère à l'historiographie antique⁷. – Dans la partie sur les victimes, autant qu'à un stéréotype de celles-ci, les exemples rapportés (p. 200-201) renverraient aux conventions du genre des *exitus uirorum illustrium*⁸. – La périphrase (fréquente) « l'ancien compagnon de Néron » pour désigner Othon (par ex. p. 178, 190...) est parfois hors contexte (« le successeur de Galba » conviendrait alors mieux). – On peut s'interroger sur l'opportunité de faire figurer Agrippine la Jeune parmi les « tyrans », ce qui est peut-être fondé d'un point de vue littéraire, mais moins d'un point de vue historique. Le fait nécessiterait en tout cas plus d'explications. – L'ambiguïté de Galba, empereur, mais aussi victime, n'est pas toujours prise en compte. Du reste, le personnage n'est certes pas lui-même un tyran, mais il n'est pas non plus un bon empereur ; les schèmes tragiques ne paraissent pas suffire à expliquer son rôle dans la philosophie de l'histoire taciteenne ; certes, son échec peut être

5. Cf. F. DELARUE, « Les foules de Lucain : émergence du collectif » dans O. DEVILLERS, S. FRANCHET D'ESPÈREY, *Lucain en débat. Rhétorique, poétique et histoire*, Bordeaux 2010, p. 125-136.

6. Cf. O. DEVILLERS, « Les passages relatifs à Asinius Gallus dans les *Annales* de Tacite », *REL* 87, 2009, p. 154-165.

7. Ainsi, la *fides* des historiens romains s'apparente à la « vérité » du témoin – proche du sens qu'a le terme en rhétorique, celui de « crédibilité » du discours – plutôt qu'à la production de « preuves » ; elle laisse place au jugement, et donc à l'expression d'une subjectivité.

8. Outre G. Bellardi (cité dans la bibliographie de F. Galtier), voir A. RONCONI, *Da Lucrezio a Tacito*, Florence 1968, p. 206-236 ; G. GUTTILA, « La morte di Cremuzio Cordo nella *Consolatio ad Marciam*. Appunti per una storia degli exitus », *ALGP* 9-10, 1972-1973, p. 153-179.

« tragique », mais ses causes ressortissent à une tout autre logique, qui relève davantage de l'analyse politique. En ce sens, Galba illustre qu'en abordant la pratique littéraire de Tacite en termes tranchés (portraits de tyrans vs portraits de victime), il y a risque de se trouver en décalage avec la pratique politique qu'il prône, qui comporte une part de nuance et juste milieu (*An.*, IV, 20, 3 : *inter abruptam contumaciam et deforme obsequium [...] iter ambitione ac periculis uacuum*). – La fin du livre I des *Annales* ne renseigne pas sur « la réalité des marges de manœuvre laissées aux sénateurs » (p. 152, n. 38), mais sur la représentation qu'en fait Tacite. La discussion de ce thème de la *species libertatis* sous Tibère aurait gagné à la prise en compte d'autres cas, par exemple le procès de Clutorius Priscus (*An.*, III, 49-51). – À propos de Bédriac (p. 221), signaler l'intertextualité entre le passage des *H.*, II, 70 et *An.*, I, 61-62 sur le champ de bataille où furent massacrées les légions de Varus⁹. – *An.*, I, 33, 1-2 n'est pas la première mention significative de Germanicus (p. 174) ; une première perception, moins favorable, du personnage par ses contemporains figure dès I, 4, 5, les deux passages semblant devoir s'équilibrer. Est-il du reste fondé, à la lecture des *Annales*, de parler de « meurtre ... de Germanicus » (p. 217, n. 414) ? – À propos de Messaline faisant exécuter Valerius Asiaticus pour s'emparer de ses jardins (*An.*, XI, 1, 1), il faudrait citer le cas d'Agrippine complotant la mort de Statilius Taurus pour la même raison (XII, 59, 1 ; la n. 209, p. 181, semble vouloir indiquer un parallèle, mais donne l'exemple qui est cité en texte). – L'évocation du médecin Xénophon (p. 163) aurait pu intégrer son rôle dans la demande d'immunité faite, peu avant la mort de Claude, par ses concitoyens de Cos (*An.*, XII, 61). – Si, effectivement, Tacite annonce (*An.*, XIII, 20, 2) qu'il rapportera les différentes versions trouvées dans ses sources avec le nom de leurs auteurs (p. 171), encore faut-il préciser qu'il ne le fait pas, ce qui relativise la valeur d'argument qui est donnée au passage. – Sur la voix du prince, ajouter : J.-P. NÉRAUDAU, « La parole et la voix » dans *Neronia III*. Actes du III^e Colloque International de la Société Internationale d'Études Néroniennes (Varenna - Juin 1982), Rome 1987, p. 101-124. Sur l'alternative chargée : l'article classique de D. WHITEHEAD, « Tacitus and the Loaded Alternative », *Latomus* 38, 1979, p. 474-495. Sur les rumeurs : M. A. GIUA, « Sul significato dei 'rumores' nella storiografia di Tacito », *RSI* 110, 1998, p. 38-59. Sur les discours de Tibère : D. B. WHARTON, « Tacitus' Tiberius : The State of the Evidence for Emperor's *Ipsissima Verba* in the *Annals* », *AJPh* 118, 1997, p. 119-125. Sur la cruauté : M. DUCOS, « Pouvoir et cruauté dans les *Annales* de Tacite » dans J. CHAMPEAUX, M. CHASSIGNET éd., *Aere perennius. En hommage à Hubert Zehnacker*, Paris 2006, p. 395-415.

I. – 4 Dans une quatrième partie, F. Galtier aborde le tragique en relation avec les conceptions religieuses, morales et finalement politiques de Tacite. Sur ce dernier aspect, l'image que livre F. Galtier, celle d'un Tacite qui se rallie sans illusion à un nouveau régime « porteur de toutes les dérives » (p. 305), est équilibrée et emporte l'adhésion.

Remarques. – Il aurait pu y avoir une plus grande exploitation des tragédies de Sénèque. – Pour ce qui est des prodiges, au-delà de toute interprétation « religieuse » (p. 253-254), c'est aussi leur personnalisation que Tacite met en avant : alors que, sous la République, ils constituaient des signaux envoyés à la société romaine dans son ensemble, sous le Principat, et singulièrement à partir de Claude, on n'y cherche plus que des indications sur la destinée personnelle des princes ; cette évolution traduit

9. Cf. A. J. WOODMAN, « Self-Imitation and the Substance of History. Tacitus, *Annals* 1.61-5 and *Histories* 2.70, 5.14-15 » dans A. J. WOODMAN, D. L. WEST éd., *Creative Imitation and Latin Literature*, Cambridge 1979, p. 143-155.

la centralisation de la vie politique que dénonce par ailleurs Tacite¹⁰. – Le fait qu'on ne trouve pas habituellement pas chez Tacite d'expressions pouvant être traduites de deux façons différentes (p. 273) est à nuancer par le célèbre *urgentibus imperii fatis* de la *Germanie* (*G.*, 33, 3, formule évoquée rapidement p. 294), dont il n'est pas à exclure qu'il soit volontairement ambigu¹¹. – Les ressemblances entre les récits de prises de villes (p. 242) tiennent autant du topos rhétorique¹² que du schème tragique. – Pour illustrer l'inadaptation du *mos maiorum* à la nouvelle situation politique (p. 296-298), l'évocation de Galba, dont la description semble construite autour de cette clé de lecture, aurait été opportune. – Pour le sentiment d'une progression inexorable dans les drames (p. 283), on signalera à côté d'exemples tirés des *Histoires*, l'unité constituée par les chapitres XIV, 48-65, des *Annales*. – Le chapitre I, 10, des *Annales* contient certes une critique d'Auguste (p. 285), mais celle-ci figure dans des propos prêtés à autrui et forme une paire avec le chapitre précédent qui présente un bilan plus favorable de l'action du prédécesseur de Tibère. – S'il dit que deux clans se sont constitués autour de Germanicus d'une part et de Drusus, fils de Tibère, d'autre part (*An.*, II, 43, 5), Tacite précise aussi que les deux jeunes gens entretenaient personnellement de bonnes relations, ce qui pourrait être rappelé au moment de citer le passage comme exemple du phénomène de rivalités (p. 232). – Sur le fait que Séjan a recours aux mêmes armes que le prince (p. 237), on citera (en plus de B. Walker) *An.*, IV, 1, 2 : *quippe isdem artibus uictus est*. – On ne peut pas dire que les lignes de Tacite sur Aemilius (*An.*, IV, 20, 3) ressortissent à une réflexion morale (p. 258) ; elles contiennent plutôt une leçon de politique¹³. – Parmi les victimes de Néron auxquelles Tacite donne la parole (p. 269), on signalera Subrius Flavus, simple soldat dont Tacite précise avoir rapporté les propos, car ils lui paraissent aussi significatifs que ceux, mieux connus, d'un Sénèque (*An.*, XV, 67, 3). De même, parmi les victimes de Tibère dont le suicide traduit une inquiétude devant les maux de l'État (p. 271), on citera L. Arruntius (*An.*, VI, 48, du reste mentionné p. 276). – Sur l'esclave Clemens, on aurait attendu I. COGITORE, « *Mancipii unius audacia* (Tacite, *Annales*, II, 39, 1) : le faux Agrippa Postumus face au pouvoir de Tibère », *REL* 68, 1990, p. 123-135. Sur le figuier Ruminal, C. P. SEGAL, « Tacitus and Poetic History. The End of Annals XIII », *Ramus* 2, 1973, p. 107-126.

I. – 5 La conclusion est courte (p. 306-311). On partage l'idée qu'il était impossible pour Tacite d'être épique dans les *Annales*, du moins au premier degré (il y a une exploitation épique du personnage de Germanicus, mais elle fonctionne comme contrepoint à la description de Tibère ; p. 307). Par contre, pour ce qui est des *Histoires*, s'il est vrai que les chapitres I, 2-3, laissent apparaître une certaine variété dans les péripéties, le chapitre I, 1, 4, de la même œuvre signale pourtant qu'une histoire des règnes de Nerva et de Trajan fournirait une matière qui serait à la fois *uberior* (donc plus riche en péripéties) et *securior*. Cela donne à voir un rapport entre écriture de l'histoire, autoreprésentation de l'historien, matière historique et temps de la rédaction qui est plus complexe que ce qui est suggéré aux p. 306-307.

10. Cf. O. DEVILLERS, « Les listes de prodiges chez les historiens latins » dans E. AMATO éd., *Approches de la Troisième Sophistique, Hommages à Jacques Schamp*, Bruxelles 2006, p. 5-30.

11. Sur ce rapport de Tacite avec le secret, aussi F. BÉRARD, « *Arcana, incerta, occulta, subdola*, ou l'Histoire cachée de Tacite » dans H. OLIVIER, P. GIOVANNELLI-JOUANNA, F. BÉRARD édés., *Ruses, secrets et mensonges chez les historiens grecs et latins*. Actes du Colloque tenu les 18 et 19 septembre 2003, Lyon 2005, p. 113-129.

12. Cf. Quint., *Inst.*, VI, 2, 21-24 ; G. M. PAUL, « *Vrbs capta*. Sketch of Ancient Literary Motif », *Phoenix* 36, 1982, p. 144-155.

13. Sur le portrait tacitéen de Lepidus, P. SINCLAIR, *Tacitus the Sententious Historian. A Sociology of Rhetoric in Annals 1-6*, Pennsylvania State University 1995, p. 164-184.

II.

F. Galtier aborde un sujet à la mesure de sa vaste connaissance de la littérature de l'Antiquité. Il s'y attache en lecteur passionné et en commentateur passionnant. Le regard panoramique qu'il jette sur l'œuvre tacitienne (et à travers lequel il est possible de se mouvoir grâce à trois *indices*) est en bien des points précieux et novateur, et sa démonstration, raisonnablement nourrie des acquis de la critique littéraire moderne, est convaincante. Mais l'ampleur de l'étude implique que toutes les pistes n'ont pu être suivies ou approfondies. On le relève, plus ou moins nettement, à trois niveaux.

II. – 1 Le lien avec la persuasion est assurément mis en évidence (explicitement dès la p. 18), mais il se limite pour l'essentiel à noter en quoi est souligné un thème narratif général (ainsi le portrait général de Tibère). Mais cette notion même de thème demeure « flottante » : l'empoisonnement est-il « le thème central des douze premiers chapitres du livre IV [des *Annales*] » (p. 65), ou bien en constitue-t-il seulement le sujet-matière, le thème en étant l'intrigue dynastique ou le rôle joué par la rumeur... ? À cet égard, il est dommage qu'il n'y ait pas plus d'analyses de passages précis, revenant à la lettre du texte tacitien, aux mots mêmes de l'historien. Par exemple, la question n'est pas tant de savoir que Tacite représente des conflits entre personnes de même famille (ce qui appartient somme toute à la vulgate sur l'histoire julio-claudienne) que de voir dans quelle mesure (à travers notamment des répétitions ou une intertextualité) il exploite littérairement ces liens familiaux. Pour prendre un exemple, le thème de Galba comme « vieillard » au début du livre I des *Histoires* méritait peut-être davantage que le renvoi en note à un seul passage (p. 96, n. 204), et aurait été enrichi par un examen des termes employés (ne serait-ce que *senex* et les mots de sa famille) ainsi que du contexte (narration ou discours rapportés, et dans ce cas dans la bouche de quel orateur...). Ou encore, peut-on se borner à simplement enregistrer la ressemblance entre la mort d'Agrippine, incitant ses assassins à la frapper au ventre, et l'attitude – relatée en *H.*, II, 13, 2 – d'une Ligure qui pressée de révéler la cachette de son fils aurait répondu en montrant son ventre (p. 103) ? ne pourrait-on pas, ne serait-ce que de manière suggestive, investir cette similitude d'une signification et imaginer une intertextualité qui soulignerait le décalage entre la dynastie – qui détruit les rapports familiaux, conduisant à l'ultime reniement du fils parricide – et une famille simple – qui a maintenu ses liens de solidarité ?

II. – 2 Un deuxième aspect concerne ce que, selon un terme consacré, on appelle la « déformation historique »¹⁴. Dans quelle mesure le tragique aboutit-il à des versions biaisées (et même volontairement biaisées) des faits ? jusqu'à quel point, par exemple, les similitudes distinguées entre divers faits de même nature (assassinats...) relèvent-elles de la narration, voire du conte ? Même si de telles questions sont périphériques au propos de F. Galtier, on regrette le nombre réduit de renvois aux études historiques modernes ou l'absence, dans une bibliographie par ailleurs bien construite (encore que la recherche allemande y soit un peu moins

14. Le plus souvent en référence à M. RAMBAUD, *L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César*, Paris 1952 [1966² ; 2011³].

représentée [16 titres sur 351]), de synthèses historiques sur les empereurs, comme le *Tacitus* de B. Levick¹⁵, le *Nero* de E. Champlin¹⁶ ou le *Néron* de E. Cizek¹⁷. Certes, s'interroger sur les faits ne répond pas à la vocation de cette étude. Ne pas le faire n'en pose pas moins question. En effet, la prise en considération de la dimension tragique de Tacite suppose la comparaison implicite avec ce qui pourrait en être une représentation non tragique. Les recherches historiques modernes (au même titre que la comparaison avec les autres témoignages, Suétone et Dion Cassius notamment¹⁸) semblent à même de produire de telles versions alternatives à celles de Tacite et, dans cette mesure, il serait intéressant de s'y référer plus souvent, même de manière auxiliaire (voir ainsi la très elliptique n. 65, p. 67 ou, p. 75-79, absence de renvoi à la bibliographie moderne pour ce qui regarde les conflits dynastiques ; cf. néanmoins p. 96, n. 206 ; p. 161, n. 84). En outre, dans ce cadre de la dimension historique, il ne faut pas omettre que la référence tragique était suffisamment ancrée dans le patrimoine collectif pour que les acteurs des événements s'y réfèrent eux-mêmes par leur propre comportement ; c'est frappant pour ce qui regarde Néron. Dans ce cas, il n'est pas à exclure que la peinture d'un « Néron tragique » ressortisse jusqu'à un certain point à un processus de description objective ; de toute manière, l'intrication possible entre pratique du pouvoir par le prince (qui « met en scène » des moments de son principat) et élaboration littéraire par l'historien pèse sur l'appréhension de certains passages, par exemple l'incendie de Rome, que F. Galtier évoque surtout du point de vue de l'insinuation (p. 250).

II. – 3 Le troisième aspect – sur lequel je m'attarderai davantage – porte sur la relation entretenue entre le recours au tragique et l'intention politique de l'historien. Si l'on admet que Tacite n'a pas pris la plume dans le but d'écrire une histoire toute empreinte de couleur tragique, pourquoi l'a-t-il fait ? C'est là une question que l'étude de F. Galtier, spécialement dans ses trois premières parties, d'où le contexte antonin de rédaction des *opera maiora* est absent, évite trop longtemps. Certains développements (ainsi p. 124-129) ne seraient alors pas loin de laisser croire que, aux yeux de l'historien, la narration historique pour elle-même est le but majeur de sa démarche, une position qu'il nous est difficile de partager. Simultanément, le fait de considérer l'unité narrative comme « une situation dramatique » (p. 69), et non comme le vecteur d'une réflexion idéologique, revient à y privilégier les aspects narratifs et formels. De même, en se référant de préférence aux passages consacrés à des épisodes connus, F. Galtier fait l'impasse sur toute une série d'informations qui sont trop brièvement traitées – en deçà même de « l'épisode relativement bref » dont il est question p. 110 – pour qu'on puisse y voir une narration, mais dont l'accumulation, en fin de compte, fait sens. Il en va pareillement pour les personnages : F. Galtier s'attache à ceux « qui possèdent une dimension dramatique » (p. 173), alors que l'examen de trajectoires plus anodines se révèle

15. *Tiberius the Politician*, Londres 1976.

16. Cambridge, MA – Londres 2003.

17. Paris 1982.

18. Ceux-ci sont régulièrement signalés en note, mais peu exploités ; l'index enregistre autant de renvois à Cicéron qu'à Suétone (34 renvois chacun), davantage à Aristote (21 renvois) qu'à Dion Cassius (15 renvois).

aussi pleine d'enseignements ; le cas emblématique est celui de M. Aemilius (absent de l'index des principaux personnages cités dans les *opera maiora*) : c'est pratiquement l'absence de drame dans sa vie qui le rend intéressant aux yeux de Tacite. Quant aux prologues, il leur est prêté une fonction narrative (p. 113 : conduire le lecteur jusqu'au cœur de l'action qui va être relatée), mais ni le projet historiographique auquel ils appellent, ni les modalités et les manifestations concrètes de leur interaction dynamique avec le reste de l'œuvre ne retiennent l'attention. Dans l'analyse de passages précis également, une perspective plus politique aurait permis au moins de suggérer d'autres interprétations qui viendraient se superposer, sans les invalider, à celles que F. Galtier pose dans une perspective essentiellement esthétique. Pour prendre un exemple, le fait que se succèdent les festivités organisées pour Néron par Tigellin (*An.*, XV, 37) et l'incendie de Rome (à partir de *An.*, XV, 38) est vu sur le mode d'un contraste : « Aux flambeaux qui inondent les rues de lumière répondent les flammes qui dévorent les maisons » (p. 266). Mais on note aussi que les fêtes sont dites occuper la « Ville entière » (*An.*, XV, 37, 1 : *tota Vrbe*) et que l'incendie débouche sur une reconstruction de Rome qui voit les palais impériaux occuper une bien plus grande superficie qu'auparavant. Dès lors, les deux événements, perçus sur un plan idéologique, traduisent, au-delà de leur contraste apparent (la fête/l'incendie), une même tendance de l'empereur (inscrite dans le régime) à investir l'espace collectif et à l'accaparer pour ses propres besoins.

Ainsi, beaucoup de conclusions partielles – par exemple : « l'épisode met ainsi en relief la lutte politique larvée qui oppose le clan de la veuve de Germanicus à celui de l'empereur » (p. 125) ou « l'agitation des deux hommes [= Othon et Vitellius] autour d'un enjeu qui ne leur appartient plus n'en paraît que plus dérisoire » (p. 280) – auraient davantage de sens si elles étaient rattachées à un propos plus général – en l'occurrence, s'il l'on s'expliquerait pourquoi Tacite met en avant cette « lutte larvée » (vieille d'un siècle au moment où il écrit !) ou quel sens peut avoir ce « dérisoire » pour des contemporains de Trajan eux-mêmes confrontés à des successions impériales. Trop souvent, des observations parfaitement fondées suscitent chez le lecteur de F. Galtier la même question : « oui, mais pourquoi Tacite fait-il cela ? », qui ne trouve pas toujours de réponse. Cette absence de quête du sens, à mon avis, distingue d'ailleurs, pendant la plus grande partie de cet ouvrage, F. Galtier de A. Malissard, modèle revendiqué dans la préface, dont effectivement les études pénétrantes sur Tacite¹⁹ ne sont pas aussi souvent citées qu'elles le devraient. C'est seulement dans la quatrième partie qu'il aborde cette question des opinions de l'historien, et encore, dans un premier temps, s'en tient-il plus largement à sa vision du monde, s'attachant à la question de la violence ou à celle du rapport aux puissances transcendantes. C'est donc tout à la fin de l'enquête (p. 285-305) que vient une réflexion sur la vision du Principat par Tacite, mais celle-ci, toute pertinente qu'elle soit, n'est pas véritablement articulée avec ce qui a précédé. Elle se juxtapose à la démonstration sur le tragique au lieu de la traverser et de l'inspirer. Dans le cours de l'étude, on reste ainsi

19. À celles qui sont reprises en bibliographie, ajouter : « Incendium et ruinae. À propos des villes et des monuments dans les *Histoires* et les *Annales* de Tacite » dans R. CHEVALLIER éd., *Présence de l'architecture et de l'urbanisme romains. Hommages à Paul Dufournet*, Paris 1983, p. 45-55.

le plus souvent dans la mise en avant d'une imprégnation culturelle que dans celle d'une instrumentalisation dynamique de celle-ci au service d'une intention, ce qui permettrait de réunir plus étroitement tragique et persuasion.

Mais au-delà de liens ponctuels qui auraient pu, au fil de la démonstration, être établis entre la manifestation d'un tragique et une intention de l'historien, il est une autre question encore, plus générale, qu'on pourrait se poser : n'y a-t-il pas une implication politique « globale » du tragique taciteen ? Au niveau de ce qui constituerait une auto-représentation implicite, Tacite, en assumant des codes et schèmes tragiques qui relèvent d'un patrimoine culturel commun avec son auditoire, et qui sont donc immédiatement perceptibles par celui-ci, ne suggère-t-il pas que l'histoire de Tibère à Domitien ne peut être traitée que sur le mode tragique ? Une conclusion partielle telle que : « Si le regard de Tacite cherche fréquemment à dévoiler en l'individu qu'il dépeint un *homo personatus*, c'est que la réalité des rapports socio-politiques, notamment sous le principat, l'invite à recourir au prisme de la théâtralité » (p. 158), n'aurait-elle pas plus de prise avec l'intentionnalité de l'historien si on la reformulait en ces termes : « En dévoilant fréquemment les individus qu'il dépeint en *homines personati*, Tacite veut convaincre que la réalité des rapports socio-politiques sous le Principat ne laisse à l'historien d'autre choix que de recourir au prisme de la théâtralité » ? Si l'on adopte une telle perspective, le choix esthétique de Tacite – particulièrement souligné formellement – fait sens en termes politiques, à savoir que le système impérial, par sa double structure monarchique et dynastique, se prête à être traité sur le mode propre aux tyrans et aux familles déchirées. Autrement dit, le Principat, en faisant éclater le cadre républicain, a rendu l'histoire de Rome à la tragédie. Dans cette optique, on comprend mieux l'insistance sur les conflits familiaux, non comme la reprise automatique d'un schème éprouvé, mais comme étant en prise directe avec la mise en cause du système dynastique. Parallèlement, en favorisant une focalisation sur l'individu (ce qui est au cœur de la troisième partie de l'étude), le tragique souligne une centralisation du pouvoir que Tacite précisément déplore. Car si tragique il y a, on ne trouve guère écho à une voix chorale et c'est plutôt à l'impossibilité d'écrire l'histoire du Principat en termes collectifs que renvoie le tragique taciteen. On ne partage pas à cet égard l'idée selon laquelle « la tyrannie [...] en centrant la question du pouvoir sur la personnalité du prince, évacue a priori toute remise en cause du régime » (p. 301) ; nous préférons inverser le point de vue et penser que, en centrant précisément le récit sur l'individu, l'historien suggère que le régime est par essence potentiellement tyrannique. Dans le même sens, il ne semble pas possible de dissocier les représentations d'un chaos collectif d'une appréciation de l'historien sur la nature monarchique du régime (cf. p. 250). Enfin, le recours au schème tragique, plutôt qu'à une causalité historique fondée sur le document, traduit une difficulté d'accès à l'information qui est symptomatique d'un déficit de communication de la part du prince, ce qui relève également du regard critique que porte l'historien sur le régime. Ainsi, quand F. Galtier met en évidence que Tacite montre que tel ou tel personnage « joue la comédie » (p. 140-141), ne pourrait-on penser que la pollution de la scène publique par le théâtre qu'il suggère ainsi n'est pas seulement morale, mais aussi historiographique (le processus de transmission de la connaissance est parasité) ? Au demeurant, aussi bien les prologues (rapidement traités p. 110-113) que divers passages où

Tacite s'exprime à la première personne laissent voir qu'une des problématiques auxquelles il est confronté concerne la masse et la variété de sa matière ; on le voit aussi bien dans ce qu'on appelle la seconde préface des *Annales* (*An.*, IV, 32, 2 : *Nobis in arto et inglorius labor*) que dans le prologue des *Histoires*, où il utilise les mots *uberiorem securioremque materiem* pour se référer à une éventuelle histoire de Nerva et de Trajan (*H.*, I, 1, 4). Il en ressort que, pour lui, le potentiel dramatique de l'Histoire est lié au gouvernement des princes : appauvrissement sous un tyran, profusion sous de bons empereurs. En conséquence, son traitement de l'Histoire a aussi affaire avec le jugement qu'il porte sur les acteurs de celle-ci²⁰.

Certes, il s'agit là de considérations à la marge, mais qui auraient contribué à intégrer plus intimement le processus décrit dans l'étude au projet historiographique global de Tacite. À tout le moins, à partir du moment où le tragique n'est pas la seule dimension des *opera maiora* tacitéens, il aurait fallu s'interroger davantage sur son statut par rapport aux autres dimensions : est-elle subordonnante ou subsidiaire ?

III.

Au total, l'étude, remarquablement rédigée d'une plume assurée, élégante et précise, soignée du point de vue formel²¹, riche en formules heureuses (par exemple, p. 304 : « l'écriture tacitéenne résulte donc de la tension entre la volonté d'apporter des réponses et celle de poser des questions »), qui dresse d'intéressants états de la question et discute les opinions antérieures, constitue une remarquable illustration de la dimension littéraire des *opera maiora* ainsi que de l'écriture historique tacitéenne. À ce titre, elle contribue plus peut-être qu'aucune autre monographie avant elle – du moins pour ce qui est du domaine francophone (quoiqu'il faille citer l'important *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris 2006, de B. Mineo)²² –, à légitimer l'historiographie comme un champ d'enquête à part entière pour les spécialistes des lettres latines. Dès lors, il est en fin compte presque « logique » que F. Galtier ne s'attache pas prioritairement à démontrer la persuasion à l'œuvre à l'intérieur du texte, néglige le rapport à la « réalité historique » ou ne mette pas l'idéologie au cœur des analyses ; c'est qu'il ne vise pas tant à réconcilier en Tacite l'artiste et l'historien qu'à mieux expliquer le travail de l'écrivain comme artiste (on note à cet égard un resserrement par rapport au titre de la thèse dont cet ouvrage est issu : *Tacite historien et dramaturge* : ici, le mot historien a disparu). Peut-être, aussi, éclaire-t-il moins qu'on aurait pu l'attendre d'autres grandes questions que pose l'auteur

20. Sur l'*ubertas* dans l'historiographie tacitéenne, O. DEVILLERS, « L'*ubertas* comme critère d'évaluation de l'écriture de l'histoire selon Tacite » dans A.-I. BOUTON-TOUBOULIC, F. DASPET éds., *Dire le vrai*. Actes de la Journée d'Études du XLII^e Congrès de l'APLAES (Bordeaux, 23 mai 2009), Bordeaux 2012, p. 39-52.

21. Toutefois p. 169, l. 30 : lire « fait » au lieu de « faire » ; p. 301, l. 9, lire « intempérance ».

22. Les recherches en langue anglaise ont déjà largement exploité, sur les traces de A. J. Woodman et de T. P. Wiseman, cette piste ; cf. bilan critique par J. E. LENDON, « Historian without History : Against Roman Historiography » dans A. FELDHERR éd., *The Cambridge Companion to the Roman Historians*, Cambridge 2009, p. 41-61.

des *Histoires* et des *Annales* : pourquoi a-t-il écrit l'Histoire ? quel est, sous Trajan, le statut de l'historien et son implication dans la cité ? Il reste que, tel quel, ce livre, tout « vibrant » de Tacite, excelle à faire découvrir l'univers de ce dernier – mieux : à le dévoiler – et à ce titre, il constitue une incontestable réussite, un ouvrage indispensable à toute bibliothèque de littérature latine.